

**Théâtre 2 l'Acte**  
www.theatre2lacte.com

# Les Idiots

création 2023

**Texte** Claudine Galea

*(Editions espaces 34)*

**Mise en scène** Michel Mathieu



«... Je pense que la littérature aide à mettre en mouvement ce qui nous assigne. Ecrire, c'est ce travail de se donner un peu plus de liberté et une vision du monde et de l'histoire, la sienne et celle des autres, qui soit plus ouverte, que ce ne soit pas une prison... »



**Claudine Galea**, France Culture,  
Par les temps qui courent, 15/01/2019

## Pourquoi aujourd'hui, « les idiots » ?

Ecrit il y a quelques années déjà, cette pièce m'apparaît résonner particulièrement dans le marasme de la société française aujourd'hui. Des adolescents radicaux qui se fracassent contre le mur du silence, des adultes qui ne les comprennent pas, et flottent eux-mêmes dans un quotidien déboussolé. Seul à peu près stable : le flic

Alors que les protestations massives portées par les gilets jaunes ont été dissipées par la violence de l'état...et les exigences sanitaires, que l'opposition de gauche n'arrive pas à offrir une alternative, que les « black-blocs » se précipitent la tête la première et quoiqu'il en coûte dans des affrontements répétés et vains, se renforcent de tous côtés les réflexes défensifs et droitiers vers une restauration d'un édifice social inégalitaire, mortifère, sans aucune vision autre que celle du maintien du statut-quo. Apothéose de la figure policière, encensée par la majorité des forces politiques, comme on l'a vu récemment. L'idiotie on y est.

Reste une jeunesse toujours vive et prompte à exiger l'émergence d'un autre monde. A espérer qu'elle trouve une autre issue que celle dont Claudine Galea lui réserve ici. Mais on n'écrit pas de tragédie avec de bons sentiments, et si le tableau est noir, comme est aujourd'hui en gris foncé notre paysage, on ne peut l'éclaircir. Et nous savons depuis Sophocle et Euripide qu'une Antigone, même suicidaire, garde toute sa charge d'énergie irradiante.

## **Lecture**

Cette pièce est une course. Celle de personnages détachés de leurs liens sociaux. Adolescents et adultes...

Les adolescents sont les uns, dans une recherche d'amour inconciliable avec un univers social qui ne leur fait pas place, les autres dans une fuite en avant sous-tendue par le vertige du risque physique et la violence fantasmée.

Quant aux adultes, ils sont comme des électrons libres, déconnectés de leurs métiers, vacillant dans leurs liens familiaux, errants au sein de cette gigue sur laquelle ils n'ont aucun pouvoir.

L'écriture de Claudine Galea entremêle les fils de ces destins dans une danse qui cible la mort. Elle est rapide, directe, elle ne s'attarde pas, on passe.... elle trace les trajectoires croisées des personnages qui énoncent les désirs ou les impuissances qui vont incliner leurs destins.

Pas d'apitoiement chez eux, ni chez l'autrice pour ce qu'elle flèche.

Nous ne sommes pas dans une étude de caractère. Cependant régulièrement dans des pauses de l'action, les personnages se disent à eux-mêmes leur rapport au monde, et leur parole nous revient évidemment en écho. On aurait ici, à l'inverse d'une étude psychologique, un théâtre épique qui choisirait la sphère de l'intime pour dire le mal être général.

C'est que toutes ces courses individuelles dans leurs carrefours, et leurs chocs, disent bien quelque chose du « commun », mais en négatif. Elles en disent son fiasco.

Ainsi le tragique s'avère double, pour les personnages qui courent vers leur perte, et pour l'ensemble social qui dévoile sa faillite, et en fin de compte sa dissolution. Les cibles espérées par ces vies condamnées, nous restent comme seules lumières, par-delà la faillite des personnes.

La phrase est serrée, sans bavure inutile, elle énonce, témoigne, pour poser comme une autopsie d'un état du monde. Mais sur cette toile de fond noire, s'inscrivent, qui la trouent, des déclarations enflammées et vibrantes, prononçant la ferveur de l'amour ou le battement du risque vital.

La noirceur du tableau est sauvée à la fois par l'énergie des personnages, rythmée par cette écriture nerveuse qui marque toute l'œuvre de Claudine Galea.

## **Présences**

La pièce s'organise dans un jeu de va-et-vient entre des dialogues entre les protagonistes et des monologues intérieurs. Par rapport à un découpage tranché plutôt cinématographique nous prenons le parti d'une présence permanente des interprètes. Ceux-ci, poursuivent une vie parallèle en contrepoint avec l'action principale, sorte de chœur tantôt ironique, tantôt en osmose avec les passions et les emballements des personnages. Sitôt qu'il abandonne le rôle qu'il lui est assigné, l'acteur se fond dans ce collectif anonyme. Se crée de la sorte un lien sous-jacent par dessous les remous et les chutes du récit.

## Les protagonistes

### Trois couples

**Pat & Dean**, 19 ans, unis par leur commune violence, leur amour du risque et par dessous comme la tentation de l'autodestruction.

**Ange & Chris**, 13 et 23 ans, amoureux lumineux et maudits, ne cherchant qu'une vie simple, niés par l'ordre judiciaire, et qui trouveront leur issue dans le suicide.

**La Mère & le Père**, l'une dans le désenchantement et la dénonciation du système, l'autre réfugié dans son jardin intérieur, tous deux seuls, détachés du lien avec leurs enfants.

### Et trois figures en face

Le conducteur de train, incarnant le malaise social

La Femme, séductrice et vampire, qui jette son dévolu sur Pat.

Le flic, qui clôturera le dernier épisode en liquidant Pat

Claudine Galea s'est exprimée sur les personnages de sa pièce. Elle fait une différence entre les attitudes des garçons, plus rationnels dans leur parcours et les filles qui l'une et l'autre sont éprises d'absolu. Ange pour une vie de couple sous le sceau d'un amour total et sans rides, Pat dans son retournement intransigeant contre une société précieusement dépourvue d'amour.

Dans un autre entretien, elle s'explique sur la genèse de cette pièce, qui lui fut commandée par Bernard Beuvelot pour le Centre Dramatique d'Arlon, qui recherchait un texte traitant de l'enfance.

Elle note au départ deux déclics ; l'un se résume à un fait divers relaté dans la presse : le suicide d'un jeune couple sur le passage d'un train, l'autre est une image : la photo de Florence Rey après son arrestation à la suite à cette fusillade mortelle à Nation qui défraya la chronique en octobre 1994. Une photo que l'autrice avait épinglé sur son bureau. A ce propos Claudine Galea parlant du visage de la jeune femme, note son regard vide ou plutôt totalement vidé .

Elle indique ensuite que c'est de l'écho entre ces deux éléments qu'est née l'écriture de la pièce (voir Claudine Galea, les Idiots, théâtre-contemporain.net).

## Résonances

Aujourd'hui, à quelques jours d'une manifestation syndicale contre une énième « réforme des retraites » les répétitions des « Idiots » m'ont semblé d'une étonnante actualité, bien que cette pièce ait été écrite un peu avant les années 2000 inspirée entre autres par l'affaire Rey/Maupin et son issue catastrophique\*.

Si la radicalité des deux jeunes héroïnes, Ange et Pat, chacune –à un bord opposé du spectre, autant assoiffée d'un même absolu - peut trouver aujourd'hui un écho atténué dans les actions de groupes activistes, ce qui frappe surtout c'est comment le terrain général sur lequel dans notre fiction se développent ces courses mortelles, trouve aujourd'hui son miroir aggravé, non plus dans la littérature dramatique, mais dans la réalité vécue en France et en Europe.

En creux, à travers les doutes, les échecs, les désirs refoulés et les renoncements des personnages qui croisent les trajectoires adolescentes, se nomme une société avec sa précarité accrue, ses frustrations, ses impuissances, ses colères devant les inégalités croissantes: désertion sociale pour les uns, démotivation dans la sphère du travail, pour les autres, fatigue généralisée, exaspération aveugle ici, violence policière là. Ce texte résonne de tout cela

L'épilogue du récit est noir, certes, mais si le tableau est sombre, l'énergie de sa facture sauve du désespoir.

\* en 1998 une tentative de vol d'armes sur des agents de sécurité, tourne au drame avec la mort de 6 personnes, Place de la Nation à Paris



## Principe d'une scénographie

Ce qui apparaît en creux dans ces trajectoires contrariées des personnages, c'est le portrait d'une société en crise.

C'est pourquoi, tournant le dos à une représentation réaliste des lieux référencés dans le texte, nous prenons le parti d'une installation abstraite où les lignes de force, le plus souvent obliques, donnent cette idée d'un dangereux déséquilibre. Selon les moments les protagonistes joueront de la proximité avec tel ou tel plan, tel ou tel volume, susceptible d'une certaine mobilité, et dont les faces seront différemment colorées. Des bandes gris clair au sol figureront les rues qui drainent cet espace délimitant les traversées et les rencontres des personnages. L'ensemble des protagonistes sera visible, soit en mouvement soit dans des positions statiques à l'écart du focus du moment.

Nous prenons le parti radical d'une scénographie constructiviste.

## Musique

Voilà pour l'espace, et pour soutenir le rythme de cette cavalcade, une musicienne (violon, basse, caisse claire) sera intégrée au dispositif, ce qui aura aussi l'intérêt de subvertir le réalisme des situations, pour en exprimer plus fortement la vie intérieure. Ainsi les coups de feu seraient par exemple donnés par la percussion, avec cette idée que cette transposition, amène le spectateur à recevoir cette tragédie absurde vers un cirque cruel dont les acteurs victimes sont ces idiots bien nommés.

**Michel Mathieu**

Par Joëlle Gayot

Photo Marie Rouge pour Télérama

**L**e bleu de l'azur s'est réfugié dans les yeux de Claudine Galea. À moins que ce ne soit celui de la Méditerranée. Cette romancière et autrice de théâtre, artiste associée au Théâtre national de Strasbourg, lauréate de deux Grands Prix de littérature dramatique (en 2001 et 2019), a grandi à Marseille. « Je suis et reste une fille du Sud », rappelle-t-elle en ouvrant sa porte. Elle habite une haute maison aux volets verts avec des escaliers en aigles, des pièces en enfilade et un jardin fleuri qu'elle observe depuis les verrières de son bureau : « C'est un ancien atelier de peintre et fut besoin de beaucoup de lumière. » Voilà onze ans qu'elle a troqué le vacarme de Paris pour le calme de la proche banlieue. Peu de bruit alentour, rien qui vienne troubler le silence de l'écriture. Rien sauf, depuis quelques mois, des projecteurs braqués sur sa quietude.

À 60 ans, Claudine Galea sort de cette ombre où œuvrent en catimini les auteurs d'une littérature exigeante. Mathieu Amalric a fait d'une de ses pièces, *Je reviens de loin*, le scénario de son film *Serre malfort*. Stanislas Nordey, qui a mis en scène à Strasbourg *Au bord*, s'appelle à le reprendre à Paris. Jean-Michel Rabeux signe à Paris également la représentation d'*Un sentiment de vie*. Cette visibilité, l'écrivaine n'y était pas habituée et doit s'en accommoder : « C'est très joyeux mais aussi perturbant. Trop de sollicitations, je ne peux plus de moi écrire. » Elle n'a pas le choix. Il lui faut mettre sur papier le roman démarré cet été : « Lorsque je tra-

vaille, je suis dans une bulle, je ne peux rien faire d'autre. Il m'est impossible d'en sortir. Actuellement, je suis décentrée. »

Claudine Galea n'entre pas à moitié dans les pages de ses récits et de ses pièces de théâtre. Au point qu'à ses débuts, jeune journaliste pour *La Marseillaise*, elle tombait « vraiment malade » pour pouvoir achever ses manuscrits pendant ses arrêts de travail : « Je ne pouvais pas continuer à piger dans ce quotidien. Pourtant, j'y ai beaucoup appris. » En 1987, ses patrons l'envoient couvrir le Festival d'Avignon. Jusqu'en 1994, elle passe chaque mois de juillet dans la Cité des papes, court les scènes, se gorge de spectacles, rédige des critiques de théâtre. Elle ne sait plus si c'est là ou ailleurs qu'elle a vu, assis par terre, l'acteur Alain Cuny (1908-1994). Il lisait *Partage de nuit* (1905), de Claudel. « Un moment rare qui a été un de mes plus grands bouleversements au théâtre. » Cette séance épurée allait à l'essentiel ? L'autrice fait de même. Plus elle vieillit, plus elle affine ses phrases, précise leur intensité et classe l'approximation pour ne garder que le mot juste. « Je peux recommencer plusieurs fois un manuscrit. Il m'arrive aussi d'en abandonner et d'attendre longtemps avant qu'il ne revienne s'imposer à moi. S'il revient. » Discrète sur son quotidien, pudique sur sa vie privée, elle se déploie dans la parole dès qu'il s'agit d'évoquer la langue, le corps-à-corps avec les phrases, cette chimie mystérieuse qui donne naissance aux textes. « Ça passe moins par la pensée et la conceptualisation que par un état impétueux et orgueilleux. »

## À VOIR

**Un sentiment de vie**, mise en scène Jean-Michel Rabeux, jusqu'au 15 octobre, Théâtre de la Bastille, Paris 11<sup>e</sup>, tél. : 01 43 57 42 theatrobastille.com  
**Au bord**, mise en scène Stanislas Nordey, au printemps 2022, Théâtre de la Colline, Paris 20<sup>e</sup>, tél. : 01 44 63 52 52 colline.fr

## PROSE COMBAT

*Adaptés au cinéma, mis en scène au théâtre, ses textes sont partout cet automne. Lectrice compulsive et sculptrice obstinée de la langue, l'écrivaine et dramaturge Claudine Galea prend enfin la lumière.*

Elle a 40 ans lorsque son premier roman, *Jusqu'à nos*, paraît aux éditions du Rouergue. Quatre autres suivront, dont le dernier, *Les Choses comme elles sont* (éd. Verticales), épouse le trajet d'une enfant qui s'émancipe, éloigne d'elle les spectres familiaux, devient femme. C'est d'elle, bien sûr, qu'il s'agit. Mais la présence de son père, de sa mère, de leur biographie commune ne sert qu'à « faire émerger les mécanismes qui aboutissent à des comportements, des situations et des êtres vivants, fissure de comprendre ce qui se transmet de génération en génération ». Enfant, elle voulait jouer du piano et ne se révolta ni en Marcel Proust ni en Virginia Woolf. Le refus maternel de lui payer des cours en a décidé autrement.

Claudine Galesa  
chez elle, à  
Fontenay-sous-Bois  
(Île-de-France),  
le 27 septembre.

*« Écrire était une façon de survivre à la dépression profonde de ma mère, à la mort que respirait en permanence la maison dans laquelle j'ai grandi. Je vivais seule avec elle, il n'y avait pas de joie, pas de vie. Les livres étaient ma seule vraie compagnie. J'ai commencé à écrire dans la douleur d'un manque indicible que je ne savais pas nommer. J'ai écrit pour créer un dialogue, pour qu'un échange ait lieu, que quelque chose arrive. »*

Ses premiers mots, elle les a déposés dans les livres des autres, paraissant de ses annotations les marges et les pages de garde des bouquins qu'elle dévorait lors des trajets scolaires. Une habitude qui persiste jusqu'à devenir un levier créatif. Cette lectrice compulsive aime courquer à même ses lignes la figure de ses aïeux. Le dramaturge et metteur en scène allemand Falk Richter, l'écrivain et poète Dominique Fourcade, le dramaturge Georg Büchner, figure marquante du théâtre allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, et tant d'autres encore. « Je me sens moins seule parce que, vivants ou morts, ils sont là. Je m'adresse à eux. Ils me parlent et ils réagissent. » Elle tresse avec ces absents une conversation, tisse des correspondances, entretient le feu de la littérature quels que soient le style, le format ou la nature de ce qu'elle élabore. « Je ne me pose plus la question théâtre ou roman. Cette séparation me coupait en deux. Désormais, je n'ai qu'une obsession : pour raconter ce que je veux déplier, je dois trouver ma langue. » Est-ce cette liberté et cette pulsion vitale qui ont ému le cinéaste Mathieu Amalric ? Est-ce cette prose en mouvement innervée par la nécessité qui attire les metteurs en scène et bouleverse les acteurs ? Claudine Galesa a dû attendre longtemps avant que des artistes dignes de ce nom la propulsent sur les planches. « C'est cadeau », sourit-elle, se souvenant dans un soupir de tentatives anciennes devant lesquelles elle se sentait « dépassée, trahie et appesantie ». Elle a même cessé d'écrire tant sa tristesse lui pesait : « Je déteste m'exprimer face à une représentation de mes textes. » Rien de pire que de voir son exigence se froisser sur la médiocrité. Rien de plus injuste également que ces salles de théâtre où sont si rarement joués les textes d'auteurs contemporains. « Je ne m'explique pas la peur qu'ont les metteurs en scène des œuvres vivantes. » Paresse, déliance ? À trop négliger les plumes qui énoncent, aujourd'hui, ce moule qui est le nôtre, à trop s'appesantir sur le répertoire classique, le théâtre s'assèche. D'où l'importance des multiples projecteurs braqués sur l'œuvre de Claudine Galesa ■





Première résidence de travail du RING Scène périphérique - Du 15 au 30 juin 2022





**Distribution**

Sophie Berneyron  
Jean-Marie Champagne  
Célia Dufournet  
Léo Gaubert  
Simon Godard  
Emmanuelle Lutgen  
Antoine Marchand  
Lou Rey  
Quentin Siesling

**Musique**

Lucie Laricq

**Régie lumières**

Fabien Le Priault

**Construction décor**

Basile Robert

## **Michel Mathieu**

### **parcours**

Né à Liège le 1er mars 1944, Michel joue à « l'Etuve » sous la direction de Marcel Lupovici, participe à la création du Théâtre de la Communauté de Seraing.

À Toulouse avec Mamadi Kaba, il fonde le Théâtre de l'Acte en 1968, dont il assurera la mise en scène de la plupart des réalisations, tantôt des créations originales, tantôt des textes d'auteurs. Première création Tout-Homme, moralité médiévale, suivie du Nez d'après Gogol.

Stages avec Grotowski et Cieslak. Rencontres et échanges avec le Living Theatre et le Bread and Puppet.

Il termine parallèlement un doctorat sur la genèse du théâtre comique médiéval.

Il réalise l'Odyssée, d'après Homère, et Cestas qui seront notamment joués à la Cartoucherie de Vincennes à l'invitation du Théâtre du Soleil. Suivent La marche Royale d'Arrabal, et Chant pour la patrie dans les ténèbres, sur un poème de Neruda.

Il crée en 1974 à l'Université Toulouse le Mirail avec Michel Didier les premiers enseignements pratiques de théâtre et y enseignera jusqu'en 2003.

En 1973, ouverture de la « Fabrique Arnaud Bernard », lieu alternatif, et de rencontres transversales des plasticiens et des musiciens: Il y met en scène Graffitis pour des décombres et une autre terre , Nous sommes Vivants, Molly Bloom d'après Joyce.

Nous perdons ce lieu et créons avec Marie-Angèle Vaurs, Rhum des foins, suivront ensuite Barbe bleue (de Georg Trakl) et Ronds de fumée pour un futur au Grenier de Toulouse (CDN)

Un nouveau lieu, L'IREA ; il met en scène Les Bonnes de Genêt, dans la foulée Gam(m)es, et Bal de Blattes (deux créations collectives) il dirige deux nôt modernes de Mishima Hanjo et Kantan et crée Hop Signor de Ghelderode

Il signe l'adaptation et la mise en scène au Portugal de la nouvelle de Kleist Tremblement de terre au Chili avec le Teatro do Mundo de Lisbonne, ce qui lui vaut en 1981 le prix de la critique portugaise.

A Toulouse sera réalisé ensuite Itinéraire de nuit,(création collective sous forme d'un voyage théâtral dans l'Eglise en chantier de Saint Pierre des Cuisines)

Arrive 1988, il crée le Théâtre Garonne avec Jacky Ohayon et assure la co-direction de ce lieu jusqu'en 1992. Il y présente Phosphore » met en scène Le Principe de Legassov » ( sur une écriture de Bernard Noël), le Jour de la lune de midi (d'après les Operette morali de Leopardi) .

De 1994 à 1999 résidence de la compagnie à l'Université Toulouse Mirail, "Rivage à l'abandon, Matériau Médée, Paysage avec Argonautes d'Heiner Müller, Médée et Les Phéniciennes (Euripide) ensuite Ballade pour réveiller les feux spectacle déambulatoire dans le sous-sol du supermarché de Compans-Caffarelli

Il dirige en parallèle un cycle annuel de formation « L'acteur pluriel » conventionné par la Région Midi-Pyrénées.

La compagnie commande une nouvelle écriture à Bernard Noël, ce seront les Onze voies de fait en 2001, réalisé lors de la résidence de la compagnie à Rodez ( La migration des braises , bivouacs artistiques en Aveyron).

Il mettra en scène Ubu à la rue d' Alfred Jarry d'après Ubu Roi en 2002 pour le Festival « la Rabelèze », et Ils laissent toujours les portes ouvertes (création avec Natalie Gouin) ;

En 2004 la compagnie ouvre un nouveau lieu : « LE RING, scènes périphériques », lieu de création interdisciplinaire mais aussi lieu d'accueil, de résidence, de diffusion pour de nombreuses compagnies, où il dirige la formation « Acteur au présent »

Il y alterne comme metteur en scène les créations originales à partir de recherches collectives et le théâtre de répertoire :

Excédent de poids, insignifiant, amorphe de Werner Schwab créé au TNT en 2004. Le Roi Lear créé au Parvis à Tarbes en 2006 , Le Numéro d'Équilibre d'Edward Bond, Mémorial Park un spectacle déambulatoire de plein air sur les espèces menacées dans le cadre de « Pronomades ».

Suivent Qui Vive, Psaume ( d'après le poème de Georg Trakl), Ubu Enchaîné d'Alfred Jarry (direction d'acteur Dominique Collignon Maurin), Rosel (Harald Müller), Terra Incognita La chambre de GH (Clarisse Lispector) , Affrontements (Henri Michaux), Auxilio 68 (Serge Pey, Sergio Lopez Viguera, Miguel Hernandez) créé à Mexico en collaboration avec le Teatro-SinParedes et Sébastien Lange, enfin Hiver de Jon Fosse, et tout récemment il signe Dédale (un spectacle déambulatoire dans l'espace public).

Parallèlement à son travail de mise en scène, il pratique l'improvisation avec Ninh Lê Quan et Michel Doneda (Grant Huit) et le collectif le UN, et réalise diverses performances de poésie/action.



**Théâtre 2 l'Acte**  
151 route de Blagnac  
31200 Toulouse  
05 34 43 26 33  
[communication@theatre2lacte.com](mailto:communication@theatre2lacte.com)

**[www.theatre2lacte.com](http://www.theatre2lacte.com)**

Licence L\_R\_20\_4907  
Siret : 38953056900034  
Ape 9001 Z